



PREMIER CHAPITRE

Auteur : Brigitte AUBERT

Titre : *Les aventures de Louis Denfert* Tome 3

Projections macabres

ISBN : 978-2-264-04890-5

N° : 4229

Prix : 8.60 €

I

La jeune fille était couchée sur le dos, du sang coulait de sa bouche. Âgée de treize ou quatorze ans, robuste, elle portait encore son caraco, complètement boutonné, une robe verte, un tablier rouge et un fichu de laine. Curieusement, le visage avait un aspect souriant, les yeux étaient grands ouverts...

— Dis-moi, mon p'tit Denfert, t'as fini l'article sur le microbe de la calvitie ?

Du haut de son mètre cinquante-trois, André Gillières, dit le Grand Dédé, le rédacteur en chef du *Petit Éclaireur*, dévisageait Louis Denfert d'un air peu amène.

Louis se hâta de refermer le rapport d'autopsie du Dr Alfred Guelle, que lui avait fait parvenir son ami, le jeune et brillant spécialiste en criminologie Albert Féclas.

— Pas de problème, patron. Je vous livre ça dans un quart d'heure.

— Cinq minutes, rectifia Gillières. Ils sont en train de boucler à la compo. Tu sais combien il y a de chauves en France qui attendent les révélations du Dr Sabouraud avec impatience ?

— Sauf votre respect, y a quand même des choses plus importantes que le drame de la séborrhée pernicieuse.

— Tu crois ça parce que tu es jeune et hirsute ! rétorqua Gillières qui commençait à se dégarnir. Allez, au turbin !

Louis soupira et se pencha sur sa copie.

— Au fait, ajouta le rédacteur à brûle-pourpoint, qu'est-ce que tu caches sur tes genoux ?

— L'affaire de Saint-Honorat, avoua Louis. Féclas m'a fait passer le dossier et...

— La bergère mutilée ! Vauglard a déjà travaillé là-dessus, sans succès.

Le ventripotent Vauglard, le neveu de la Direction, le fayot favori.

— Vauglard vaut que nib, patron, et vous le savez !

— Occupe-toi plutôt de couper les cheveux en quatre et fissa ! ricana Gillières en s'éloignant.

Louis haussa les épaules et prit sa plume en pestant.

Pour la plus grande joie des coiffeurs, le Dr Sabouraud avait isolé le microbe de la calvitie au sein des amas de séborrhée tapis à la racine des poils. Il l'avait même cultivé et injecté aussi sec à un lapin, lequel s'était retrouvé chauve comme un œuf au bout de six semaines à peine. Avec un peu de chance, on serait bientôt capable de procéder à l'opération inverse. « À quand le lapin à longues tresses ? » se moqua-t-il tout en séchant l'encre avec son buvard.

Il appela La Glu, le petit grouillot, pour qu'il porte sa prose peu inspirée à la salle de composition. Le jeune garçon, qui avait fui les fortifs et une vie de misère avilissante, avait fait du journal et de ses employés sa seconde famille.

— Vous poussez pas un peu avec ce lapin sans un poil sur le caillou ? lança le gamin, qui avait récemment appris à lire avec Octave Mirbeau, un collègue de Louis.

— C'est vrai que c'est plus rare que les morveux sans rien dans le ciboulot ! Allez ouste !

— Ohé ! C'est pas ma faute si vous êtes alacégem à cause de Vauglard !

— Inlolentsoc ! répliqua Louis qui se flattait de pratiquer lui aussi le *largonjem*, le jargon ou langage déformé.

La Glu s'esquiva en lui tirant la langue et Louis se replongea dans le rapport d'autopsie de la jeune Rosine Rodier, une vachère retrouvée assassinée et affreusement mutilée dans un pré, en Haute-Loire, le 1^{er} octobre précédent.

La malheureuse avait été égorgée « à l'aide d'un couteau bien coupant ». On lui avait ensuite ouvert le ventre, la plaie laissant échapper le paquet intestinal, une masse de huit centimètres de haut sur dix de large. Puis le tueur, pris de furie, s'était attaqué aux organes génitaux externes, découpant la vulve de sa victime.

Louis avala sa salive en lisant la description minutieuse de l'affreuse plaie. Albert lui avait parlé de mutilation atroce, il n'avait pas menti. Dieu merci, si l'on pouvait dire, cela avait été perpétré *post mortem*.

Un croquis était joint au dossier, montrant la jeune morte allongée sur le dos, les bras le long du corps comme une poupée abandonnée par terre, avec ses terribles blessures. Un petit sabot gisait à cinquante centimètres du corps.

On n'avait jamais attrapé l'assassin.

« Un beau défi pour un reporter émérite », se dit Louis. Albert, qui était au service du célèbre professeur Lacassagne, lui avait envoyé le dossier en réclamant son aide. Le professeur voulait élucider le cas pour le prochain volume de la fameuse revue des *Archives de l'anthropologie criminelle*, à laquelle participaient les plus illustres savants.

Il étudia encore le dessin en noir et blanc. Cela lui rappelait quelque chose. Des blessures identiques. Il fronça les sourcils tout en passant la main dans ses épais cheveux d'un blond presque blanc.

— On cogite, camarade ?

Louis leva son regard bleu pâle vers un grand type brun, doté d'une superbe moustache noire et d'un sourire jovial.

Le cycliste Léon Flameng, champion olympique à Athènes l'an passé, où il avait remporté les cent kilomètres en 3 h 08'19'' avec quatorze tours d'avance sur le second.

Louis, « rubriqueur » sportif attiré, avait eu la chance de se retrouver là-bas comme envoyé spécial. Il avait frissonné en entendant Georges I^{er} de Grèce proclamer « l'ouverture des Premiers Jeux Olympiques Internationaux » dans l'immense stade Panathénaïque pouvant accueillir jusqu'à 80 000 spectateurs. Et, pratiquant assidu du vélocipède, abonné au *Pneu* de la première heure, il avait suivi avec un intérêt tout particulier les épreuves de cyclisme.

Flameng, qui avait pourtant chuté au milieu de la course, avait réussi à remonter le peloton et à vaincre, et la foule, admirative, s'était découverte, pendant qu'on lui remettait sa médaille et son rameau d'olivier, et que le drapeau français était hissé au mât d'honneur.

Ils étaient restés en bons termes et Flameng lui faisait parfois l'honneur de l'entraîner, pour le plaisir, au vélodrome Buffalo. Et justement, c'était un de leurs jours de sortie.

— Excusez-moi, j'ai oublié l'heure, dit Louis en remisant une fois de plus le dossier Rosine.

— Ce n'est pas grave, j'ai eu l'occasion de discuter un peu avec Mlle Fernande.

Une très jolie préposée aux expéditions et adepte elle aussi des joies de la bicyclette.

Les deux jeunes gens sortirent dans la douceur de ce début mai. Louis enfourcha sa fidèle Éclair, direction rue Parmentier à Neuilly-sur-Seine. Le Buffalo devait son nom aux exhibitions du *Wild West Show* de Buffalo Bill qui s'y étaient données pendant l'Exposition universelle de 1889. Louis connaissait bien le directeur technique, l'écrivain et humoriste Tristan Bernard, un ami d'Alphonse Allais, de Lucien Guitry et de Camille qui avait fait une apparition dans sa pièce *Allez, messieurs* en janvier à l'Odéon. À leur arrivée, il était en grande discussion avec Toulouse-Lautrec, à propos de la chaîne de bicyclette Simpson. À la demande de son représentant Louis

Bouglé, dit L.B. Spoke, Lautrec avait réalisé une affiche où figurait d'ailleurs Tristan Bernard en arrière-plan. Louis trouva que le peintre avait plus mauvaise mine que d'habitude. On échangea quelques plaisanteries et pronostics sportifs, puis ils s'engagèrent sur la piste et Flameng le fit transpirer une bonne heure durant.

Ils se séparèrent avec la promesse d'une prochaine séance et Louis reprit le chemin du journal, s'arrêtant juste pour s'offrir un « enterrement de première classe » chez la Mère Tuyau, une ancienne des Halles qui avait établi son brasero au coin de la rue. Il était gourmand de ce morceau de lard, accompagné de gras-double et de pain revenu à la poêle, qui avait valu à la vieille son surnom d'après le fameux calembour de l'*Almanach Vermot*. L'enterrement de première classe coûtait trois sous, de deuxième deux sous et de troisième un sou. Il en profita pour acheter *Le Père Peinard*, la revue anarchiste d'Émile Pouget, au vieux camelot posté près de la vespasienne.

— Je ne vous ai pas vu hier ? dit Louis en lui filant la pièce.

— M'étais encore fait arquepincer par deux sergots. J'ai pourtant leur foutue médaille !

Il désigna la médaille dorée délivrée par la préfecture que les vendeurs ambulants devaient arborer. Sous les lettres « Préfecture de Police de Paris » on y avait gravé son nom et sa profession : crieur de journaux.

— M'ont gardé au poste pendant six heures. Tout ça pa'sque j'avais pas voulu leur filer un caneton gratuit !

Louis lui donna une cigarette et jeta un coup d'œil au canard. Un dessin de Willette représentait un ouvrier torse nu agenouillé, avec en bandeau « Démolir la Bastille et aboutir à Fourmies » et en légende, en majuscules : « TOUJOURS A GENOUX ! TRAVAILLE ET... DESEPERE. »

Chaque année, *Le Père Peinard* rappelait la tragédie de Fourmies où, le 1^{er} mai 1891, la troupe avait tiré sur les mineurs, faisant neuf morts.

Il croisa Mirbeau, l'air las. Gillières voulait de son critique d'art un papier sur deux magnifiques toiles militaires de Grolleron exposées au salon du Champ-de-Mars, qu'avait encensées le concurrent abhorré, *Le Petit Journal*.

— *Le Matin de la revue* et *Cantonnement*. Tu imagines ? La vraie corvée !

— Canonne-les bien !

— Vive les artilleurs ! cria La Glu, faisant allusion à l'expression populaire désignant les ivrognes qui buvaient beaucoup de « canons ».

Posté sur le perron, il s'amusait à bombarder de cailloux un pot de géranium posé contre la fenêtre du concierge, le père Concorde.

— Si tu casses, tu payes, lui lança Louis en lui enfonçant la casquette sur les yeux.

La Glu haussa les épaules et attrapa vivement une caisse en bois munie d'une bandoulière.

— Voulez pas un brin de muguet pour vot' beau brin de Camille ? demanda-t-il, gouailleur, en tendant la boîte remplie de fleurs odorantes.

Sacrifiant à la tradition du muguet de mai, qui remontait disait-on à Charles IX, Louis acheta un petit bouquet pour son amie, la ravissante actrice Camille De Saens.

— Tu t'es trouvé un nouveau boulot ?

— C'est pour rendre service à Maurice, expliqua La Glu. Il m'a demandé de prendre sa place pendant qu'il bosse au cirque.

Louis connaissait de vue le petit Maurice Chevalier, un blondinet vif comme l'air qui voulait faire carrière dans le café-concert.

Il passa le muguet à sa boutonnière tout en songeant que ça n'avait pas porté bonheur aux gars de Fourmies et reprit sa place derrière son bureau au plateau éraflé et taché d'encre. Il avait encore un peu de temps devant lui avant de rejoindre Camille et leur ami Émile Germain au Bazar de la Charité.

Cette grande vente caritative initiée douze ans plus tôt par Henri Blount, le fils du financier, quittait cette année-là la rue La Boétie pour s'installer dans un grand hangar en bois rue Jean-Goujon. Toute la bonne société et les dames patronnesses s'y pressaient en foule. On avait même installé un cinématographe dans un appentis.

Ils devaient ensuite se rendre à la soirée organisée par Georges Méliès, le célèbre illusionniste et dynamique propriétaire du théâtre Robert-Houdin. Ils avaient fait sa connaissance par l'intermédiaire d'Albert, qui, outre son respectable travail auprès de Lacassagne, menait une carrière internationale de magicien sous le pseudonyme de Philibert Jolimond.

Méliès, à qui les frères Lumière n'avaient pas voulu vendre un de leurs appareils deux ans auparavant, avait acheté un de ceux mis au point par le Londonien Robert William Paul, un ami d'Albert et de Louis. Rien qu'en 1896, il avait tourné près de quatre-vingts bobines de vues animées. On était loin des centaines de films des frères Lumière, mais il avait l'intention d'intensifier sa production, la passion du cinématographe prenant le pas sur celle de la magie. Il avait créé sa société, la Star Film, et venait d'inaugurer son atelier de prises de vues cinématographiques à Montreuil-sous-Bois, un hangar vitré aux mêmes dimensions que son théâtre où il pouvait concevoir à loisir « trucs » étonnants et fantasmagories visuelles. Il voulait filmer un de ses tours, le Miroir de Cagliostro, avec Camille dans le rôle de la tête apparaissant au milieu d'un bouquet de fleurs.

Les peintres voulaient Camille De Saens pour modèle – Ah ! ce roux ! Ah ! ces formes ! –, les auteurs dramatiques la voulaient pour muse – Ah ! cette voix ! Ah ! cette intensité ! –, et maintenant les cinématographistes !

Il faut dire que Méliès se passionnait pour tout. Il avait réalisé des prises de vues d'Émile pendant son cours de boxe – qu'il espérait mélanger avec des photographies de kangourous – et de Louis pédalant comme un forcené sur un vélo cloué au sol devant une toile peinte représentant la Voie lactée.

L'autopsie de Rosine ! La jeune fille était partie avec ses vaches à 8 heures et devait revenir vers midi. D'après le Dr Guelle, elle avait très probablement été tuée entre 9 et 10 heures du matin. Un assassin œuvrant en plein jour... Mais Albert avait souligné le paragraphe évoquant la présence d'un fort brouillard ce matin-là. Le Dr Guelle se posait la question du viol. L'ablation des parties génitales avait-elle pour but de le dissimuler ? Il concluait son rapport en soulignant que le meurtrier avait dû manier son couteau sans hésitation « et même en quelque sorte avec une véritable rage ».

Un paysan du coin saisi de folie homicide. Ou bien un amoureux éconduit furieux du refus de la bergère ? Albert, qui assistait en ce moment même à une conférence d'Alfred Binet sur les dédoublements de la personnalité, aurait peut-être de nouveaux éléments de réflexion à apporter. À moins qu'il ne les bassine encore avec ce bouquin de Bergson, *Matière et mémoire*, dont il voulait à tout prix leur faire saisir la problématique.

Matière et mémoire. Ici, la matière, c'était le corps blanc et blessé. La mémoire... Le juge d'instruction avait procédé à toutes sortes d'interrogatoires sans aucun résultat. Chacun se trouvait apparemment à la place que lui assignait son ouvrage. Le meunier au moulin, le laboureur au labour, les glaneurs en forêt... Rosine, elle, était seule dans ce pré bordé de pins, de genêts et de bouleaux, loin des hommes au travail. N'importe qui avait pu surgir dans la brume et l'achever en quelques minutes.

Louis fronça de nouveau les sourcils. Tout cela lui semblait décidément étrangement familier. Mais les meurtres avaient tendance à se ressembler. Il était entré au journal peu avant celui de la petite Olympe Buisson, neuf ans à peine. Son premier assassinat. Tuée en septembre 90, à Varacieux, dans l'Isère, le soir de la fête du village. À 10 heures du soir, ses parents, inquiets, avaient donné l'alerte. On l'avait retrouvée dans le ruisseau. Égorgée, le ventre ouvert. Détail abominable : l'assassin avait pratiqué une entaille au couteau dans le corps et y avait introduit son membre viril. Le jeune débutant qu'il était avait failli vomir en l'apprenant. Un vagabond avait été arrêté. À combien se montaient-ils, sept ans plus tard, les femmes et les enfants agressés, les sales meurtres ? La police enquêtait comme elle le pouvait. On évoquait parfois le fantôme de l'Éventreur de Londres, on criait au relâchement des mœurs, à la montée de la barbarie. La routine, quoi.

Un de ses confrères avait fouillé les archives de la Sûreté et lui avait fait remarquer que l'accroissement du nombre de meurtres n'était pas proportionnel au bénéfice qu'on pouvait en

tirer. À l'en croire, on en était à une moyenne de 82 francs par tête de victime. Pas de quoi risquer la sienne. Et pourtant...

Il regarda l'heure à sa montre de gousset. 3 heures. En route.

Chemin faisant, d'un bon pas comme à son habitude, il contempla avec bonhomie l'agitation fiévreuse des rues embouteillées, évitant avec agilité les petits tas de crottin et les charrettes lancées au trot. Quelques malheureuses voitures sans chevaux essayaient de se frayer un chemin dans la cohue, actionnant leurs trompes, et Louis admira le profil original d'une Berliet modèle Vis-à-vis, rouge carmin. Il mettait régulièrement de l'argent de côté dans l'espoir de pouvoir s'offrir bientôt une automobile. Pas une voiturette, trop légère, ni une voiture monumentale. Non, plutôt un de ces nouveaux modèles admirés au quatrième Salon du cycle en décembre, un véhicule solide et rapide, permettant de « touristiser », comme on disait, à son aise. Un break Panhard, une victoria électrique Kriéger ou une wagonnette à moteur Daimler, par exemple. Le problème, c'était bien sûr le prix. Il fallait compter au moins 5 000 francs, soit trois ans de son salaire à peu près, pour acquérir le châssis et le moteur. Et ensuite, il fallait la faire carrosser. Heureusement, il avait de bonnes relations avec Chapoteau, de l'Association des ouvriers en voitures, ceux-là mêmes qui avaient carrossé l'hiver dernier le premier fiacre automobile de Paris, celui du cocher Biguet, un landaulet à essence de pétrole.

Il soupira d'impatience. Il s'imaginait au volant, casqué et luneté, Camille à ses côtés, dûment chapeauté et protégée par sa voilette, avalant le macadam à plus de vingt kilomètres à l'heure !

Il évita de peu un livreur d'huîtres chargé de deux grosses bourriches arrivées directement d'Arcachon, « cent belles moyennes à 2,75 frs la caisse » proclamait l'étiquette, et manqua du coup se faire renverser par un omnibus, sans que cela gâche sa bonne humeur. Le printemps était là, le ciel était bleu, il était amoureux et payé de retour, il y aurait toujours des énigmes à résoudre, que vouloir de plus ? Les tourments politiques, l'agitation sociale, le danger anarchiste pouvaient bien se mettre entre parenthèses pour cette belle journée du 4 mai 1897.

Arrivé rue Jean-Goujon, Louis tomba sur Émile qui faisait les cent pas devant le vaste hangar surmonté d'un vélum, son invitation de la Société de secours aux blessés militaires à la main. Il remarqua que ses cheveux grisonnaient sur les tempes. Il avait fait la connaissance de l'ex-sapeur du génie quelques années auparavant, lors de sa première enquête¹. Le sergent-chef Émile Germain, rendu à la vie civile après plus de trente ans sous les drapeaux – il avait été enfant de troupe –, s'était reconverti en professeur de boxe et d'escrime. Il lui avait sauvé la vie et ils étaient devenus inséparables.

— Camille est déjà à l'intérieur, lui apprit Émile, elle ne tenait pas en place !

Ils entrèrent à leur tour par l'une des deux grandes portes principales surmontées de drapeaux tricolores. Émile ne put retenir un sifflement.

— Mazette ! Ils ont fait fort ! s'exclama-t-il en découvrant l'immense décor en bois et carton-pâte, un ensemble d'inspiration médiévale.

— Vingt-deux échoppes, une église gothique, des auberges... énuméra Louis qui s'était renseigné. Ils ont récupéré pour 180 francs un décor conçu par Chaperon, de l'Opéra, pour l'Exposition du théâtre et de la musique. Une « Rue du Vieux Paris », c'est le titre. Assez spectaculaire, n'est-ce pas ?

Émile acquiesça. Derrière les comptoirs des « boutiques » se tenaient les dames de la haute société préposées à la vente. La foule se pressait dans l'allée centrale, dans un babillage assourdissant. Louis aperçut le baron de Mackau, l'un des cofondateurs de l'œuvre, en grande conversation avec une belle femme dans la cinquantaine, la duchesse d'Alençon, parente du roi des Belges et sœur d'Élisabeth, l'impératrice d'Autriche dite Sissi. La duchesse tenait le stand du Noviciat dominicain et saluait les badauds avec grâce et modestie.

— Je crois bien avoir vu Lady Fisher-Brown, dit soudain Émile. Mais avec cette presse...

L'aventurière ambiguë aux multiples visages dont ils avaient plusieurs fois croisé la route sans jamais en percer le mystère. Sa fortune, son élégance et son veuvage lui permettaient toutes les fantaisies.

Voir *Le Miroir des ombres*, 10/18, n° 4155.

Louis se tordit le cou sans succès. Il y avait effectivement de fortes chances pour que l'énigmatique Eleonore Fisher-Brown, importante donatrice de l'Union pour la bienfaisance, honore l'assemblée de son incomparable présence.

Partout des grands noms du gotha, de volumineuses tenues d'apparat, du satin, du brocart, de la soie, une débauche de couleurs et de gaieté.

— Il paraît qu'il y a près de 1 200 personnes là-dedans, dit Émile en s'essuyant le visage avec un mouchoir à carreaux.

Son solide quintal habitué au grand air supportait mal d'être confiné dans des lieux exigus et étouffants, à touche-touche avec des dames minaudantes.

— Et Louise ? demanda Louis, faisant allusion à Louise Weber, plus connue sous le nom de la Goulue. Elle ne vient pas ?

— Laissez donc la cantinière à sa chère foire du Trône, répliqua Émile d'un air contrarié.

Louis n'insista pas. La passade de la célèbre danseuse de cancan pour l'ex-sergent du génie touchait à sa fin.

On lui tapa sur l'épaule. Louis reconnut Séverine, figure de proue du journalisme féministe, accompagnée de Marguerite Durand qui tenait la rubrique courrier du *Figaro*.

— Alors, mon petit Denfert, on s'encanaille chez les dames de la haute ? lui lança-t-elle du haut de ses quarante-deux ans. Sais-tu que Marguerite va fonder son propre journal ? Néanmoins, tu ne pourras pas y étaler ta masculinité, il n'emploiera que des femmes !

Ils en discutèrent quelques instants, mais Louis était distrait, cherchant à repérer Camille tout en observant les nombreuses personnalités, et les deux amies gagnèrent bientôt la sortie. Louis aperçut soudain une robe de satin bleu roi et un chapeau orné de camélias blancs et joua des coudes pour rejoindre la jeune femme, qui bavardait avec la comtesse de Luppé et quelques autres personnes qu'elle lui présenta. La jeune fille au chapeau de paille blanc orné de muguet était Mlle Christiane Meilhac, venue avec son grand-père M. Potdevin, la grande dame élancée la vicomtesse de Vauvenargues et la dame un peu boulotte la vicomtesse Georges d'Avenel. Louis connaissait son époux, un collaborateur de *La Revue des Deux Mondes*. Comme la conversation s'éternisait, il s'éloigna sous le prétexte de saluer le Dr Feulard, un praticien en vue.

Émile, pour sa part, buvait un rafraîchissant verre de chablis au comptoir surmonté de l'enseigne *La Joyeuse Treille* en mâchonnant sa moustache car il était interdit de fumer, par politesse envers les dames et pour d'évidentes raisons de sécurité. Il héla Louis pour qu'il vienne le rejoindre « au mess ».

À la table voisine, une jeune femme d'une trentaine d'années, aux boucles brunes et à la physionomie enjouée, discutait avec un homme de belle prestance, à la barbe argentée soigneusement taillée.

— Loïe Fuller, chuchota Louis en prenant place près d'Émile.

— La Loïe Fuller ? demanda celui-ci, le regard soudain vif. On ne la reconnaît pas, sans ses voiles. Il paraît que son nouveau spectacle, *La Danse du feu*, est formidable.

— Projections polychromiques à travers des plaques de verre. Mais je suppose que ce n'est pas ça qui vous intéresse, vieux briscard !

— J'aime l'art autant que vous.

— Chez le cochon tout est bon, ricana Louis.

Il tendit l'oreille.

— On raconte que la Couëdon a prédit une catastrophe ! disait Loïe Fuller avec son délicieux accent américain.

— Des sottises ! répliqua l'homme en qui Louis reconnut soudain le poète à la mode, José Maria de Heredia.

— Mais tout le monde dit qu'elle est inspirée par l'ange Gabriel lui-même !

Henriette Couëdon était la jeune prophétesse en vogue. On faisait antichambre pendant des heures pour écouter ses poignants messages venus des sphères angéliques.

— Oui, comme Léo Taxil est l'ami du pape ! se gaussa Heredia, faisant allusion au récent scandale qui avait secoué la capitale.

Après avoir déblaté­ré pendant des années sur les francs-maçons et leurs diaboliques accointances, au point de convaincre le pape Léon XIII, après avoir mis en avant Miss Diana Vaughan, grande prêtresse américaine et repentie du culte lucifé­rain, directrice du fameux périodique *Le Palladium régénéré et libre*, Gabriel-Antoine Jogand-Pagès, plus connu sous le nom de Léo Taxil, venait d'avouer ce 19 avril dernier, avec une « insolence indicible² », que tout cela n'était qu'un gigantesque canular. Louis se trouvait à la Société de géographie lors de la conférence de presse et, bien que les organisateurs aient pris la précaution de faire déposer au vestiaire cannes et parapluies, il avait bien cru que l'assistance, outrée de douze années de mensonges, allait lyncher l'imposteur et il l'avait aidé à s'éclipser sous les huées.

— J'y étais, reprit Heredia, à la « séance » de la Couëdon. Elle nous a gratifiés d'une sombre prophétie en roulant des yeux, c'était ridicule !

— Pas tant que ça, intervint une dame à l'air sévère qui se tenait juste derrière eux. Je suis Mme de Maillé, et c'est chez moi qu'Henriette a eu sa révélation, dit-elle en se signant.

Elle se mit à déclamer à voix basse :

— *Près des Champs-Élysées,
Je vois un endroit pas élevé
... Attendez... ah oui !
Dans un but de charité,
Qui n'est pas la vérité,
Je vois le feu s'élever,
Et les gens hurler...*

— *... Des chairs grillées,
Des corps calcinés,*

J'en vois comme par pelletées, compléta Heredia. De la bien mauvaise poésie ! La pauvre se croit toujours obligée de prophétiser en rimaillant. À croire que Dieu est sourd ! Si vous voulez bien m'excuser, il faut que je file.

Louis se laissa également glisser de son tabouret. Il venait d'apercevoir Normandin, l'ingénieur électricien.

Émile se tournait déjà vers Loïe Fuller, un compliment sur les lèvres.

— N'oubliez pas qu'elle pèse 24 000 francs par mois, mon vieux. Vous n'avez pas les moyens ! lui chuchota Louis.

— J'ai d'autres avantages, lui renvoya l'ex-sapeur en gonflant ses biceps, sa carte de la Société des boxeurs français à la main. Excusez-moi, mademoiselle...

Louis se faufila dans la cohue, souriant. Incorrigible Émile ! Depuis que le sévère soldat avait découvert les charmes futiles de la gaieté parisienne, il se révélait un redoutable séducteur. Ce qui ne l'empêchait pas de mener parallèlement une existence vouée au sport et à l'exercice.

Louis rattrapa Normandin au seuil de l'appentis où avaient lieu les projections de quelques courts films Lumière.

Louis avait fait sa connaissance au siège de l'AOIP, l'Association des ouvriers en instruments de précision, avenue du Maine, où il avait l'habitude de passer admirer les nouveautés en cours de fabrication. Normandin et Henri Joly, mécanicien photographe, avaient mis au point le projecteur 35 mm Joly-Normandin, une variante du système des frères Lumière, et c'était l'occasion de se faire connaître du grand public.

Ils se serrèrent la main. L'ingénieur avait les traits tirés.

— Alors, ce cinématographe ? demanda Louis en désignant la petite salle d'où s'élevaient des rires et des exclamations. À cinquante centimes par spectateur, vous faites de bonnes affaires, ces jours-ci !

— Certes, mais l'installation m'a donné du fil à retordre ! On fonctionne avec une lampe à oxygène et éther, et j'ai dû stocker mes bidons de réserve à côté, répondit Normandin en écartant une toile goudronnée, découvrant la machine et son mécanicien occupé à manipuler ses bandes de pellicule en nitrate de cellulose, hautement inflammable.

Le Peuple français.

Ils se penchèrent sur l'appareil.

— Lampe à carburateur oxyéthérique. Il envoie un fin filet de vapeur d'éther enflammée dans ce manchon de chaux et c'est le contact de la flamme avec la chaux qui nous donne la lumière nécessaire.

Louis prenait consciencieusement des notes.

— Celle que nous avons n'est pas fameuse, ajouta Normandin, mais Molteni, le fabricant, n'est pas en mesure de nous en fournir une autre.

— L'essentiel, c'est que tout fonctionne, dit Louis en lui tapant sur l'épaule.

Il était 4 h 10 et il commençait à en avoir sa claque de la bienfaisance et de la chaleur. Il rebroussa chemin, laissant Normandin aller se plaindre une fois de plus auprès du baron de Mackau de la précarité de son installation. Il fit quelques pas pour se rapprocher de Camille, qui échangeait des amabilités aigres-douces avec sa rivale, Marguerite Moreno, devant le comptoir *À la tour de Nesles*, et distingua Émile escortant Loïe Fuller vers la sortie !

— Sacré Émile ! jura-t-il à voix basse.

— Je ne vous le fait pas dire ! lança une voix élégante.

— Albert ! Qu'est-ce que vous fichez là ? ! Vous avez laissé votre double à la conférence ?

— Moi aussi ça me fait plaisir de vous voir, Louis. Ça s'est terminé plus tôt que prévu et je me suis souvenu que vous étiez parti visiter les bonnes œuvres, sans doute pour apaiser votre conscience de dévoyé.

— Plutôt pour me gagner les bonnes grâces de Camille qui raffole de ce genre de raout ! J'ai lu le dossier de la petite Rosine...

Louis ne finit jamais sa phrase.

Une légère explosion venait de retentir et Albert et lui pivotèrent dans la direction du bruit en songeant : « Un attentat ! » Tout le monde avait en mémoire les exploits de l'anarchiste Émile Henry.

Louis resta une seconde pétrifié. S'échappant du local du cinématographe, une longue flamme rampait le long de la paroi en bois. Il bondit en direction de l'appentis, suivi par Albert. À l'intérieur, c'était la panique.

— La lampe ! L'oxygène ! Tout va sauter ! criait le mécanicien. Au feu ! Au feu !

Les spectateurs indemnes se ruaient vers la sortie tandis que l'Arroseur arrosé noircissait sur la pellicule en train de se consumer. Les flammes léchaient la toile de l'écran, grimpaient déjà aux rideaux.

Albert tira vivement Louis en arrière.

— Il faut faire évacuer ! lança-t-il, blême.

Et il se précipita vers le duc d'Alençon, membre du comité, tandis que Louis courait vers Camille et que la rumeur de l'incendie se propageait.

Évacuer. Dans le calme. 1 200 personnes, dont une majorité de femmes aux toilettes encombrantes. Pendant quelques instants, il sembla que cela fût possible, mais soudain les flammes rampèrent simultanément sur le vélum et le décor et ce fut la panique. Louis fut quasi renversé par le flot des fuyards qui hurlaient et couraient vers l'entrée principale. Il se cogna contre une des boutiques dont il s'écarta aussitôt avec un grognement de douleur. Le bois était brûlant !

Évacuer. C'était trop tard. Les exhortations à la discipline étaient inutiles, les flammes trop rapides. La moindre étincelle faisait mouche. Le feu s'était lancé à l'assaut du « Vieux Paris », dévorait les murs en carton goudronné, se régalaient des tentures. Les gens hurlaient, se pressaient, s'écrasaient les uns les autres, cherchant l'une des sorties, mais l'incendie prenait de l'ampleur et déjà des chapeaux flambaient, des femmes aux habits embrasés tournoyaient en hurlant dans un maëlstrom de cris, de courses effrénées, de supplications.

Louis, incrédule, vit une jeune fille s'enflammer comme une torche. Il tendit la main, la retira, saisit à la place une gamine sanglotante qu'il poussa devant lui, en lui enjoignant de courir. La jeune fille en feu poussait des cris si affreux qu'ils donnaient envie de vomir. Louis, gagné par la panique, comprit brusquement qu'ils risquaient de tous y passer. Le feu rugissait, le brasier

s'étendait, de respectables messieurs en habit piétinaient des dames effarées pour sortir plus vite. Des grappes humaines s'agglutinaient contre les issues, s'époumonant, cernées par les flammes. Tout brûlait, les cloisons, le plancher, les façades, dans une terrible illustration de l'enfer.

Il distingua soudain Camille, affolée, pressée contre les autres, précédée d'au moins cent personnes. Trop long. Il fondit sur elle, l'agrippa par le bras, vit son regard terrifié, sentit l'odeur de roussi de son chapeau qu'il lui ôta et jeta à terre. Il la serra contre lui et rebroussa chemin. Il venait de se rappeler la configuration des lieux et l'*Hôtel du Palais* qui jouxtait le hangar.

Il n'était pas le seul. Une poignée de gens affolés se pressaient contre une espèce de soupirail et Louis entrevit une toque de cuisinier et des bras qui se saisissaient d'une vieille dame et la tiraient dans les cuisines de l'hôtel. Le chef cuistot en sueur achevait de desceller trois barreaux, permettant un passage plus aisé. Louis et Camille prirent place dans le groupe, livides, et derrière eux la foule commença à s'agglutiner. Le feu crépitait, à leurs trousses. Et ce qui ajoutait à la terreur, c'était d'entendre les cris de la foule, à l'extérieur, qui assistait, horrifiée, au spectacle de ces corps en flammes essayant de se frayer un chemin à travers la fournaise.

Louis serrait si fort la main de Camille qu'il avait peur de la lui broyer. Ce fut enfin le tour de la jeune femme, des marmitons haletants la soulevèrent comme un paquet et la hissèrent en sécurité. Elle se retourna. Louis ne l'avait pas suivie. Il aidait d'autres femmes à passer. Un gros bonhomme aux yeux exorbités manqua piétiner une fillette et Louis le repoussa rudement.

— Un peu d'honneur, monsieur ! lui lança-t-il avec mépris.

L'autre, roulant des yeux comme un cheval fou, fit demi-tour et fonça droit dans un mur de flammes.

Les cuisiniers et les marmitons de l'hôtel toussaient, les mains couvertes de cloques, tirant sans relâche les malheureuses agglutinées sous le soupirail. La chaleur, épouvantable, cuisante, donnait l'idée du supplice proche. La fumée tourbillonnait, épaisse, brûlant la gorge et le nez.

— Une échelle ! cria quelqu'un. Ils ont mis une échelle côté François I^{er} !

Louis réfléchit rapidement. Il n'avait plus le temps de passer par le soupirail. Le feu leur léchait les basques. L'échelle, peut-être...

Il envoya un baiser en direction de Camille et partit, courbé en deux, entre les poutrelles rougeoyantes, respirant le plus bas possible. Une femme, plantée au milieu de la fausse rue, entourée de hautes flammes, dirigeait les gens. Il reconnut la duchesse d'Alençon, blessée, les habits fumants.

— Il faut fuir, madame, suivez-moi.

— Je partirai la dernière, monsieur, quand les autres seront en sécurité.

Il voulut lui saisir le bras mais elle se déroba et la foule les sépara. Il était à peu près sûr qu'Émile était dehors. Mais Albert ? Il s'époumona à crier son nom, sans succès. Du côté de l'échelle, il n'y avait pas encore trop de monde. Il fallait sortir et vite, très vite maintenant.

Tout s'était embrasé. Les flammes rugissaient. On le bouscula, il se retrouva contre des barreaux brûlants, porté par les hommes qui le suivaient, et surgit brusquement à l'air libre devant un sapeur-pompier hagard et des sœurs de l'Assomption armées de seaux d'eau et de charpies.

Derrière lui il n'y avait plus qu'un brasier ardent où gesticulaient des silhouettes en feu. Des hommes courageux traînaient des malheureuses hors des flammes. Louis reconnut le baron Reille, le député du Tarn, parmi les intrépides sauveteurs.

Dépenaillé, ruisselant, la peau cramoisie, Louis regarda machinalement sa montre. 4 h 30. Il avait fallu moins d'un quart d'heure pour consumer le bazar en son entier.

Près de lui, une dame âgée sanglotait, les cheveux brûlés. Un couple se tenait enlacé, marmottant une prière d'action de grâces. Les pompiers du poste du Palais de l'Industrie arrivaient en courant et déroulaient leurs deux lances, rejoints par les sapeurs de la rue Malar. Louis se fraya un chemin dans la cohue, appelant Camille. Ils étaient des centaines comme lui, à s'égosiller, à chercher leurs proches avec frénésie. Une femme hurlait le nom de son enfant, inlassablement, et comme les hommes l'empêchaient de se ruer dans les flammes, elle leur décochait de violents coups de poing. Toutes ces voix angoissées s'entrelaçaient dans un fond

sonore d'une tristesse épouvantable. Les sapeurs-pompiers essayaient de tracer une voie dans le brasier pour sauver les derniers qui pouvaient l'être et tiraient les cadavres sur le trottoir.

Une vieille femme l'arrêta, décomposée.

— Ma petite-fille ! dit-elle. Ma petite Christiane ! Elle a quinze ans, des tresses et un chapeau de paille blanc garni de muguet. Et une broche de feuille de houx garnie de perles !

En un éclair, Louis revit la jeune fille qui conversait avec Camille. Il hocha la tête en signe de dénégation et continua son chemin. Il rêvait de serrer Camille dans ses bras comme un homme perdu dans le désert rêve d'une gorgée d'eau. Il essayait de se tenir le plus droit possible, son mètre quatre-vingt-trois lui permettant de voir par-dessus les têtes.

Un pompier le dépassa, portant dans ses bras un frêle corps calciné aux membres hideusement tordus. Le visage, aux mâchoires béantes, était méconnaissable. Sur le torse, des fragments de tissu et un bijou. Louis reconnut la broche en feuille de houx et serra les dents en songeant à la pauvre grand-mère.

Soudain, à deux pas, la chevelure rousse de Camille comme une oriflamme. Il écarta des gens prostrés et l'attrapa par les épaules. Elle se tourna vers lui, le visage ruisselant de larmes, et lui martela le torse de ses poings.

— Tu m'as fait tellement peur ! Je t'ai cru mort, Louis, mort comme tous ceux-là !

Elle désignait les corps dans les décombres qui brûlaient encore malgré les jets d'eau. La foule des spectateurs horrifiés était contenue par des agents débordés, malgré les ordres du commissaire Moriot arrivé en urgence.

Il la serra plus fort, sans rien dire, pour une fois à court de mots.

— Bon Dieu ! Vous êtes sains et saufs !

Émile, décomposé, se tenait près d'eux, leur tendait une gourde pleine d'eau fraîche. Ses vêtements en désordre et fumants, ses mains rougies témoignaient qu'il avait participé au sauvetage.

— Albert ? demanda Louis sans lâcher Camille pressée contre son épaule.

— Pas vu, marmonna Émile.

— Je ne suis pourtant pas invisible, même si je suis nettement plus mince que vous !

Ils se retournèrent d'un bond. Un Albert hirsute, les lunettes de travers, la veste à demi calcinée, soutenait une douairière gravement brûlée qu'il déposa en douceur à terre.

— Allez prévenir les agents, qu'ils viennent avec un brancard, ordonna-t-il à Émile.

On évacuait les blessés comme on pouvait, avec les moyens du bord. La panique reflua peu à peu, laissant place aux lamentations. Les flammes s'apaisaient, le feu avait tout dévoré et la foule contemplait avec hébétude le tas de décombres fumants qui avait été le rendez-vous du Tout-Paris. Les sauveteurs s'avançaient prudemment entre les débris rougeoyants. Louis aida Camille à s'asseoir contre un mur puis repartit, suivi d'Émile. Albert, qui s'affairait avec les secouristes auprès des nombreux blessés, avait insisté pour qu'ils nouent sur leurs visages leurs mouchoirs mouillés afin d'éviter d'inhaler des particules ardentes.

Le spectacle, vu de près, était saisissant. Des formes carbonisées tendaient les bras, dans une dernière supplique. Sur la poitrine d'un homme recroquevillé, une montre de gousset aux initiales G.M., arrêtée à 4 h 15. Un peu plus loin, la dépouille d'une jeune femme brûlée jusqu'aux os, qui tenait ses mains sans chair devant le squelette de son visage. Louis s'arrêta devant une autre femme, entièrement calcinée. Seule une de ses mains gantées avait été épargnée par le feu. S'il n'y avait eu l'odeur insoutenable de la chair grillée, on aurait pu se croire devant l'un des tableaux étranges des Incohérents. Mais, hélas, tout était bien réel. Il se détournait de cette main intacte quand un valet de chambre le bouscula et se jeta à genoux, ôtant le gant de pécarî crème.

— C'est ma maîtresse, c'est elle ! balbutia-t-il en désignant les armoiries de la bague. Oh, mon Dieu, il faut que je prévienne Monsieur !

Il repartit en courant. Derrière eux on criait, un homme d'âge mûr.

— Laissez-moi passer, ma femme est là-dedans, elle est partie pour le Bazar à trois heures et elle n'est pas revenue, laissez-moi passer !

Mais les agents refoulaient maintenant tout le monde pour faciliter les secours, et Louis entrevit des membres de la presse traités sans ménagement.

Pour une fois, il ne se félicitait pas d'être parmi les premiers sur les lieux. Ce charnier incongru était par trop horrible. Ce petit garçon réduit à un paquet charbonneux coiffé d'un chapeau à ruban, cette jeune fille sans tête, ces corps figés dans des postures de suppliants... Un bûcher géant d'où l'on sortait sans cesse de nouveaux cadavres.

— On se croirait au front après la canonnade, murmura Émile. Cette saleté de décor a flambé comme de l'amadou ! Et tous ces jupons, ces fanfreluches, ces fleurs en papier... des pièges à feu ! Sacrédié, j'en ai beaucoup vu, Louis, mais ça, c'est vraiment moche ! Et tous ces lâches qui se sont enfuis ! Il faudrait les coller devant le peloton !

Louis acquiesça distraitement. Il scrutait les décombres, à l'affût d'un appel, d'un gémissement. Les cadavres composaient une sorte de parade macabre aux allures étrangement vivantes, comme ces corps que l'on voyait paraître à Pompéi. Et Lady Fisher-Brown ? Il ne l'avait pas vue à l'extérieur. Il interrogea Émile, qui secoua sombrement la tête.

— Elle est portée disparue, déclara-t-il.

Cela se pouvait-il ? Cette femme surprenante, qui semblait douée du don d'ubiquité et dont personne ne connaissait la véritable identité ni le passé, pouvait-elle avoir tout bêtement péri ici ?

Ils continuèrent leurs fouilles, négligeant leurs semelles rongées par les braises, leurs mains desquamées. Louis crut reconnaître un collier d'émeraude et se rua en avant. Il avait vu le même au cou de la vicomtesse d'Avenel moins d'une demi-heure auparavant.

Mais ce n'était pas la vicomtesse. La femme était complètement brûlée jusqu'aux épaules, et à des degrés divers sur le reste du corps. De forte corpulence, de petite taille, serrée dans des débris de corset garni de dentelle, elle tenait entre ses doigts recroquevillés et noircis un parapluie marron. Louis allait se redresser, éprouvé par le spectacle de ces orbites vides dans un visage de cire fondue, quand quelque chose attira son attention. La femme avait le ventre ouvert.

Certes, ils avaient aperçu quelques instants auparavant une jeune fille dont la boîte crânienne avait explosé sous l'action des flammes, mais cet abdomen béant...

— Vous la connaissez ? demanda Émile.

— Non, mais regardez un peu ça.

— Franchement, ça n'a rien de pire que les autres...

— Vous ne remarquez rien de particulier ?

— Elle a éclaté. Vous imaginez à combien de degrés ça peut monter un brasier pareil ?

— Je vous fais remarquer, mon bon Émile, qu'elle n'est pas entièrement consumée. Les jambes et le bassin sont à peu près intacts. Vu l'état du visage, je suppose que ses cheveux ont été pris en premier.

— Et alors ?

— Et alors, ce n'est pas le feu qui l'a éviscérée, tout de même !

Émile soupira.

— Allons donc, vous voilà médecin maintenant.

— En tout cas pas complètement aveugle ! Vous ne voyez pas qu'on lui a retiré ses entrailles ?

Émile se pencha, rouge et suant, et contempla en silence l'abdomen ouvert et vide.

— Bordel ! laissa-t-il sobrement tomber. Il faut aller chercher Albert.

— Il a mieux à faire à s'occuper des blessés. Aidez-moi à la mettre de côté, on avisera ensuite.

Ils soulevèrent avec précaution le corps et le posèrent hors des décombres.

— Voyez pas qu'elle est morte ? lança un pompier harassé en les dépassant.

Ils ne répondirent pas. Louis récupéra dans sa poche de poitrine son Kodak Pocket, miraculeusement intact, et prit quelques clichés, caché par la large carrure d'Émile.

— Une dame de la haute trucidée en plein Bazar, dit celui-ci, pensif.

— Pas une vraie dame. Son collier est une imitation. Et ses vêtements, en particulier ses sous-vêtements, ainsi que ce tatouage en forme de cœur sur la cuisse, indiquent, dirais-je, plus un trottin qu'une dévote.

— L'un n'exclut pas l'autre, répliqua Émile.

— Vous m’avez très bien compris ! Nous avons devant nous le cadavre d’une fille de joie qui ne réjouira hélas plus personne.

Émile fit la grimace.

— Pourquoi éventrer une cascadeuse pendant une fête de charité ?

— Que voulez-vous que j’en sache ?! Continuons, on s’occupera de ça tout à l’heure.

Mais quand ils revinrent, après s’être assurés qu’il n’y avait plus de survivants, le cadavre avait disparu.